

PEIGNOT (ROBERT)

Châlons 1883.

MEMBRE PERPÉTUEL.

Le 14 juin dernier, notre camarade Robert Peignot (Châl. 1883) rendait subitement le dernier soupir.

Quoique ayant été trop souvent éprouvé par la maladie, rien ne faisait cependant prévoir une mort aussi inattendue.

Il laisse après lui ce souvenir que laissent les hommes de cœur, chez lesquels le principal souci est de s'oublier pour ne penser qu'aux autres.

Le jour des obsèques une affluence nombreuse et profondément émue faisait escorte à la dépouille mortelle de notre regretté Camarade.

Nombreux aussi furent ceux qui, le pouvant, allèrent même jusqu'à Fontainebleau, où eut lieu l'inhumation, l'accompagner à sa dernière demeure.

Au cimetière, dans le calme impressionnant de la forêt, notre camarade Hector Legat adressa à son ami d'enfance les paroles suprêmes de la séparation.

DISCOURS DE M. H. LEGAT (Châl. 1882)

MESDAMES, MESSIEURS,

Il est des douleurs qui ne peuvent se dépeindre!

Nous ne disposons que de mots humains, alors qu'il faudrait que ces mots eussent une origine plus élevée; alors qu'il faudrait qu'ils nous vissent du ciel même, pour nous permettre de mieux exprimer le déchirement de notre cœur et la souffrance de notre âme!

Ou bien il faudrait que celui qui les prononce leur donnât, mieux que moi, tout le parfum de la profonde amitié et du plus pieux souvenir; mais moi, je ne sais pas, je ne sus que l'aimer!

Samedi soir, alors que je venais de quitter l'usine, où souvent il venait s'asseoir dans mon bureau pour m'apporter chaque fois ces paroles d'af-

fection et de consolation dont il avait le secret; samedi soir, dis-je, je recevais un télégramme de l'un de ses frères.

Dans un style plein de délicate et affectueuse attention à mon égard, dont je fus profondément touché, tu me masquas, mon cher Lucien, l'affreuse vérité. Tu savais bien, toi et les tiens, combien j'allais souffrir, et avec cette générosité qui présida à tous les actes, de ta famille pour moi et les miens, tu voulus rendre cette souffrance moins vive. Merci!... Tu mouchetas ton arme, mais le dernier coup que je reçus n'en fut pas moins terrible. Je partis aussitôt et j'arrivai chez lui, espérant encore! C'est si bon d'espérer! N'est-ce pas le baume de la douleur?

Qu'il me soit permis de dire que reculer est un geste que j'apprécie mal. Cependant, arrivé sur le palier, là, devant sa porte, j'ai reculé.

Je manquai de courage avant de sonner à cet appartement où tant de fois il était venu me recevoir les bras grands ouverts, m'embrassant comme on embrasse un frère.

Fallait-il qu'il fût bon! Car je ne méritais pas tant de grandeur d'âme.

— Eh bien? dis-je à sa vieille servante.

— Mort! depuis ce matin, me répondit-elle en pleurant; lui qui vous aimait tant!

Ah! ce baiser que l'on donne sur le front refroidi par la main de la Mort!... Ah! ce baiser dans lequel on met toute son âme, avec toute sa reconnaissance du passé, et tout son espoir en l'au-delà! Ah! ce baiser qui a quelque chose d'éternel! comme on sent qu'il contient une partie de soi-même que l'on laisse, en souvenir, à l'être que l'on pleure.

Pauvre Robert! c'est ce baiser que je t'ai donné!

Je me souviens que l'année dernière, au moment où, terrassé moi-même par le mal, qui ne m'a pas encore complètement quitté, je dus rester allongé des semaines entières, tu vins souvent me voir; et je me souviens que le jour où j'étais le plus mal, tu te penchas sur moi, et, m'embrassant tendrement sur le front, tu me dis de cette douce voix dont le son pour moi ne s'éteindra jamais : « Remets-toi, mon vieux, remets-toi pour les tiens, et pour ton vieil ami... »

Grâce à Dieu, je me suis relevé! C'est ce baiser que l'autre soir, je t'ai rendu, mais toi, hélas! tu ne te relèveras plus!

Élevés, lui et moi, par deux pères que l'un et l'autre nous adorions, et qui eux-mêmes s'étaient connus à l'École, les deux fils devaient suivre la même voie industrielle.

Comme si l'adversité l'eût remarqué pour l'éprouver davantage, il sembla que sa jeunesse déjà dût connaître les épreuves.

Mais il avait une arme qui devait lui permettre de lui faire face, et de la combattre quand même : il avait la foi !

Il n'y a pas d'adversaire qui puisse vous arracher cette arme-là !

Ayant fait les mêmes études au collègue Chaptal, nous nous retrouvâmes à Châlons à une promotion de différence. Nous ne devons plus nous quitter, et nos existences réciproques ne devaient plus avoir de secrets l'une pour l'autre.

A l'École, après avoir fourni constamment un travail opiniâtre, — il avait tant à cœur de répondre au rêve de son père ! — il est victime d'un accident d'atelier, qui l'oblige à l'arrêt pendant un certain temps et fait naître en lui l'appréhension au sujet de ses examens. Il en sort vaillamment. Il part au régiment. La maladie le guette, arrive à vaincre son énergie et il faut toute l'autorité de ses chefs pour l'obliger à accepter de quitter l'uniforme.

Pour courte que fut sa présence sous les drapeaux, pour modeste que fut son rang dans cette grande et noble famille qu'est l'armée, il fut de ceux qui l'honorèrent. Car si quelqu'un portait en soi, au paroxysme, les sentiments d'abnégation, de devoir et d'honneur, ah ! c'était bien lui !

Il rentre, et après s'être rétabli, il vient travailler aux côtés de son père. Il s'inspire de plus en plus du bel exemple que lui fournit chaque jour celui qui devait former, dans le monde des Anciens Élèves de nos chères Écoles d'Arts et Métiers, cette maison qui fut sa gloire, et que perpétue si bien sa digne mère entourée des siens.

Est-ce donc, enfin, le bonheur pour lui ? Est-ce donc enfin le rêve qui se réalise ? Hélas ! non. Le croire était présager à tort, et à nouveau la maladie l'arrête dans sa voie !

Mais il ne se rend pas. Un tempérament comme le sien ne se rend jamais. Guéri, il repart !... Il reprend plus tard sa place aux côtés des siens, dans cette même maison transformée, agrandie encore. Il participe à l'installation et à l'organisation de la nouvelle usine actuelle jusqu'au jour enfin, où, obligé une fois de plus de suspendre son rôle actif, il se décide à prendre quelque repos dont la mort vient d'être le lugubre et déchirant épilogue.

Cette belle nature qu'il fut était trop chétive pour un cœur si généreux et une âme si grande !

Ah! Robert, toi à qui je dis dans la modeste poésie que je t'ai dédiée :

Je manque de courage!... Hélas! j'ai tant souffert!
Pardonne à ton ami, pardonne-moi, Robert!
Mais prends mon amitié qui saura mieux te dire
Ce que je ne sais pas faire dire à ma lyre!

Eh bien, aujourd'hui encore, je viens te dire : « Pardonne-moi, si je ne sais pas mieux rendre ce que mon cœur ressent!... Pardonne-moi, si je ne sais pas dire de toi tout ce que je voudrais dire! pardonne-moi si je ne trouve pas de mots pour t'exprimer ma reconnaissance de m'avoir tant aimé! Pardonne-moi si mon langage est impuissant à consoler les tiens et tous ceux qui te pleurent! Mais du ciel près de Dieu, près de ton père, devant les traits vénérés de qui chaque jour tu t'agenouillais, vois au moins ma douleur, et crois à mon souvenir immortel!

Au revoir, mon cher Robert, au revoir... non pas adieu! la mort n'est qu'une séparation momentanée!

Au nom de tous, encore, au revoir!...

H. LEGAT
(Châl. 1882).